LES RETRAITES DU DESERT.

ABBAYES ET CITADELLES.

I) Abbaye de Fontfroide (Aude)

II) Les confins de la Garrigue.
(itinéraires châteaux cathares en Fenouillède)

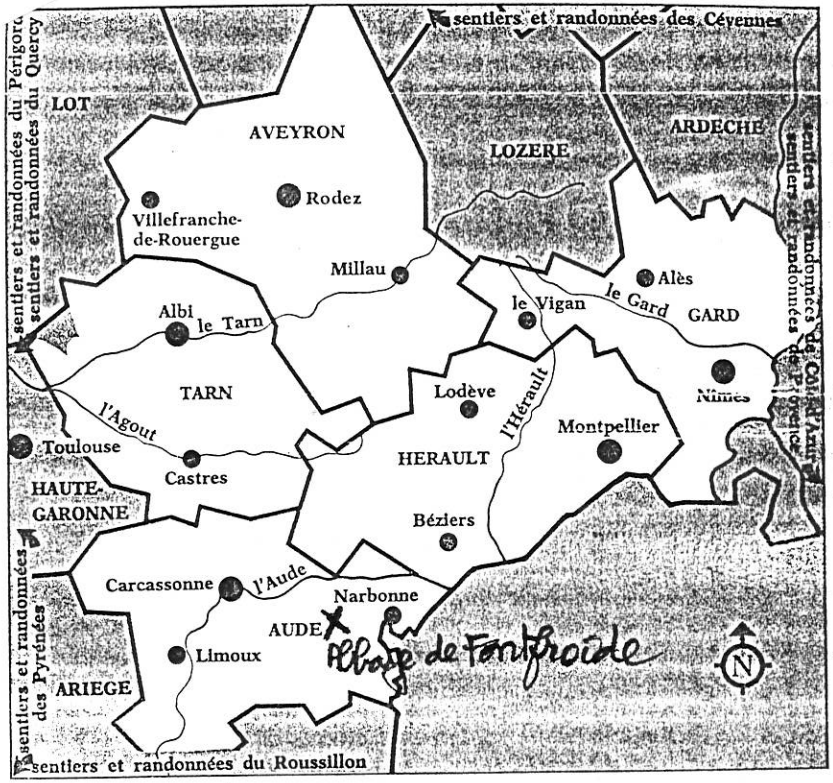
III) Les Pères du Désert et l'érémitisme

IV) "Le Sauvage en personne":
tradition des ermites en Fenouillède
(Daniel Fabre)

V) Saint-Guilhem-le-Désert:
le sens et les enjeux de la "retraite"
(Max Rouquette)

VI) Garrigues protestantes
et Assemblées du Désert.

VII) Chapelles en Garrigue :
"les ruches de Dieu" (Monique Bernat).



Joseph Ribas, 49 ans. Chroniqueur à *La Dépêche du Midi,* seul grand quotidien, en Europe, à consacrer une rubrique régulière à la randonnée pédestre.
D'ascendance méditerranéenne, c'est à la montagne que Joseph Ribas doit l'essentiel de son inspiration.
De *Terres veuves,* une œuvre de jeunesse, à *Sentiers et randonnées des Pyrénées,* à *Sentiers et randonnées du Roussillon* et à ses plus récents reportages, la même passion, la même fidélité l'engagent sur un itinéraire en quête de rencontres entre les hommes et leurs paysages.
Collabore à *Alpinisme et Randonnée.*

1
2 | 3

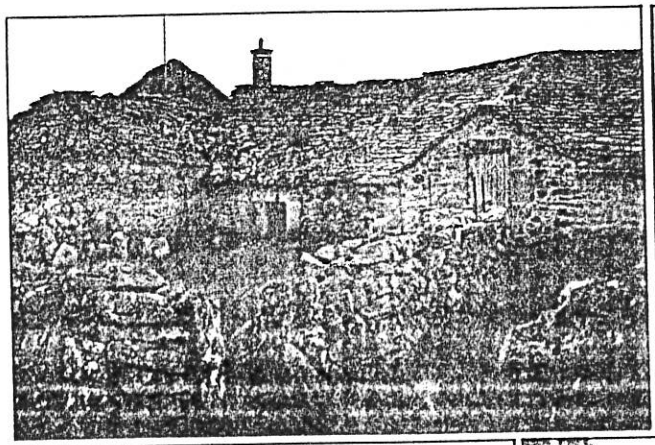
1. Bergeries caussenardes sur le Causse Noir (Cl. Joseph Ribas)
2. Le rocher de Caylus à Saint-Affrique. (Cl. Joseph Ribas)
3. Ruelle à Conques. (Cl. Joseph Ribas)

I.S.B.N. 2-213-00871-X
35-6642-9

SENTIERS ET RANDONNEES DU LANGUEDOC Joseph Ribas Fayard

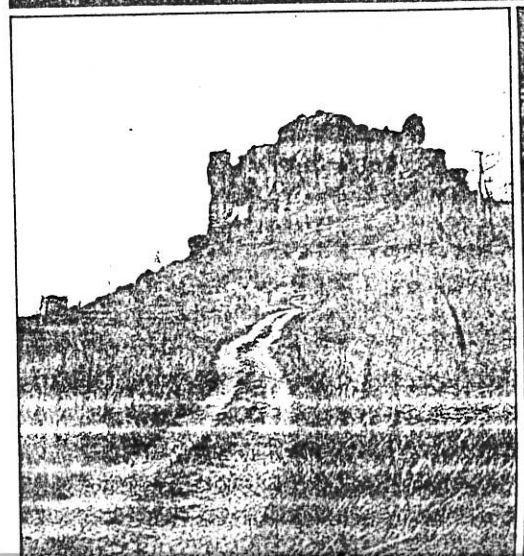
SENTIERS ET RANDONNEES DU LANGUEDOC

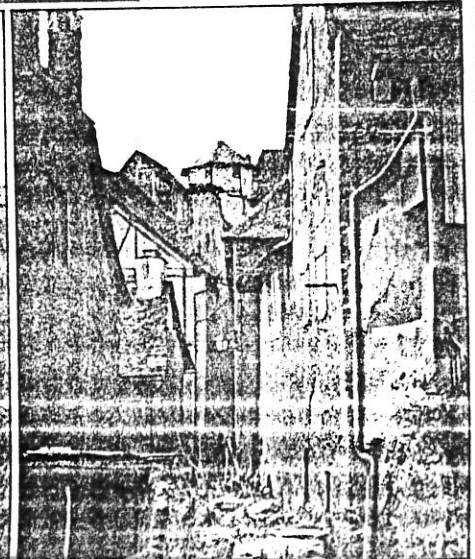
Fayard



Joseph Ribas

à pied
à bicyclette





et des oliviers. Au cœur de l'ensemble, l'un des plus beaux cloîtres du Midi cerné de colonnettes géminées aux chapiteaux ornés, sous ses galeries en ogive. Chapelles, cours et dépendances ajoutées et surajoutées, l'abbaye a pris de l'âge sans perdre de son harmonie, une jeunesse dont témoigne la santé de sa pierre, patinée mais robuste, soleilleuse et fauve à l'exacte ressemblance de ces roches-mères que vous rencontrerez toute la journée le long de votre chemin.

Nous partirons du parking ceinturé de cyprès, quelques centaines de pas avant l'abbaye, du côté de Narbonne.

Un large chemin de terre monte dans une végétation serrée de lentisques et d'arbousiers couronnée de pins. En quelques larges lacets, vous aboutissez sur une crête dominant de part et d'autre de profonds vallons. Côté droit, tout au loin, la vigne tente de prendre pied sous la colline. Côté gauche, les chênes verts cherchent très bas la fraîcheur du sol.

(1) Continuez à suivre ce remarquable chemin de ronde, tantôt à découvert, tantôt sous les pins. Au cœur de l'été, l'air monte alourdi des senteurs des cistes, de la bruyère naine et du buplèvre.

(2) Négligez, à droite et à gauche, les sentiers qui tournent. Allez droit sur le chemin principal appelé de loin par la masse sombre des grands cèdres qui signalent la ferme ruinée de l'Aragnon.

Ici retentit au tout début du XIII[e] siècle, le cri de douleur de Fontfroide frappé par l'hérésie. L'assassinat de l'un de ses anciens moines, Pierre de Castelnau, légat du Pape allait donner le signal de la croisade contre les Albigeois. Ces chemins durent porter jusqu'à l'abbaye l'atroce nouvelle. Le pays allait s'embraser, changeant du coup le destin de la terre d'oc.

Pour l'instant, les ombrages de l'Aragnon vous retiennent. Sous les cèdres, on a dressé bancs et tables. Il faut pourtant repartir.

(3) Revenir sur ses pas. Cinquante mètres à peine jusqu'au chemin qui

(4) descend à main gauche, longtemps, longuement entre les chênes verts. Vous y rencontrerez quelque chasseur de sanglier ou, au cœur de septembre, paniers sous le bras, des ramasseurs de cèpes et de girolles. L'endroit sent l'humus et la sauvagine. Des coulées d'odeurs fortes et chaudes passent entre les arbres.

Le bulldozer a ouvert un large chemin. A la bifurcation, prenez à gauche et ne quittez plus cette route nouvelle jusque très loin, très haut, vers une crête où l'on distingue les dernières saignées. Las, le bulldozer s'est planté dans l'argile, nez à terre, le chemin brusquement cassé à une rupture de pente. Ces pistes tracées à l'engin finissent souvent de la sorte. Trop présomptueuses, fortes des chevaux-vapeurs qui ouvrent le passage, rien ne semble leur résister : arbres culbutés, rochers arasés, ruisseaux détournés, elles foncent tête baissée, la route ouverte sous le front stupide de la machine. Combien plus intelligents, plus sensibles sont les chemins faits au pied, dessinés suivant la courbe du terrain, épousant le relief, respectant l'arbre, s'abaissant jusqu'au bord des rivières pour s'y tremper de fraîcheur, appliqués à suivre le fil de l'eau, guidés, accompagnés par le courant jusqu'au passage le plus facile.

La loi de l'époque frappe aussi les anciens chemins. Il faut aller vite et loin, droit et large dans le paysage ; saigner la montagne de profondes tranchées. Passer ou casser.

A cet endroit, l'engin a rendu l'âme. La route qui nous a longtemps promenés au creux du vallon, s'arrête là, à quelques portées de pas du vieux chemin qu'elle n'a pas pu dévorer. Quelques mètres de pente éboulée à franchir et vous voilà sur pied dans la bonne voie.

(5) A la crête, tournez à gauche et suivez, toujours à gauche, l'ample chemin qui prend sous le regard toute l'étendue traversée depuis l'Aragnon.

De place en place, d'énormes bornes de vieille pierre marquent sans doute des limites de bois, propriétés profondes où l'on devine au creux des halliers, les sangliers enfoncés dans une sieste abrutie. L'imagination pénètre l'espace. A marcher des heures, sur le même chemin, le paysage se rétrécit, réduit à un couloir bordé d'arbres entre lesquels s'ouvrent de loin en loin, les lucarnes de quelques clairières. On ne choisit pas son panorama. Le chemin vous oblige à la ligne continue, passant où il veut, sur un tracé défini une fois pour toutes par l'habitude, la commodité ou la rentabilité. On voudrait aller au hasard, aller à l'instinct, en toute liberté, battre la campagne ; ne plus sentir sous ses pieds ces rails définitifs qui vous conduisent là où le chemin a décidé d'aller.

Alors l'imagination prépare aux rencontres que vous ne ferez jamais. On s'attend à voir déboucler devant soi la troupe sauvage, isolée de peur au tréfonds du pays. Passent les ombres d'un autre siècle. Le moine Jacques fuyant, la croix serrée contre sa poitrine, ses anciens frères de foi, perdus de luxure aux heures noires de Fontfroide. Tout près d'ici, un ermitage rappelle l'expiation de ce fou de Dieu en un temps où le diable tenait autel à l'abbaye.

L'air frais qui vient de la mer vous garde des hallucinations de l'histoire.

(6) Au tournant d'un bois, le chemin vient butter contre une barrière à claire-voie. Au-delà, il continue vers l'**Aragnon**, retrouvant ainsi le chemin de l'aller. La barrière franchie, nous vous conseillons de prendre à main droite le chemin qui très tôt pénètre dans une pinède.

L'air crisse traversé par la scie des cigales : une longue vibration métallique dont on ne sait plus si elle vient des arbres, de la terre ou de nos propres oreilles.

Tout à coup, entre les arbres, vers l'est, comme à travers une baie ouverte, le large panorama d'un étang plaqué sur la mer. La surface de l'eau brille comme un métal fondu. Le soleil rebondit sur ce miroir figé et frappe la colline à grands éclats de lumière. Vous admirerez au passage cet horizon marin déployé sur la déchirure des pinèdes.

(7) Le chemin s'infléchit, passe au bord d'un espace brûlé où le feu a saisi la garrigue, les arbres lynchés debout.

Le feu ! On n'y pense jamais assez ! Il est là, pourtant, prêt à jaillir du moindre buisson, prêt à se lever de terre ou à tomber du ciel au moindre prétexte : un tesson de verre, une cigarette, une flamme mal protégée et c'est le drame. La terre semble prête à ces noces de violence avec le feu : l'air brasille, la broussaille craque, le silex étincelle. Toute la campagne, fragile et menacée, vit en état d'angoisse. Il suffit de passer ainsi en bordure d'un espace brûlé pour presser le pas, un pincement à la gorge.

(8) Le chemin s'élargit, passe à droite d'un mamelon surmonté d'une borne, puis semble prendre pleine face, une colline, dont il contourne le pied au dernier moment, adossé à la muraille de rochers.

(9) Continuez la route au-delà du premier croisement de chemins. Dépassez la montée qui suit, puis au bas de la descente, au niveau d'un autre croisement, prenez à gauche. Vous passerez contre un (10) poste d'incendie, puis devant une maison en ruine. La route monte dans un paysage couvert d'épineux, en vue bientôt de la croix de fer qui sur une colline voisine domine **Fontfroide.**

Vous verrez l'abbaye, dans l'échancrure d'un vallon. Puis, au moment où vous pensez dévaler jusqu'à elle, la route lui tourne le dos, découvrant sur le versant opposé son tracé rectiligne en constante descente.

Cette route nouvellement ouverte conduit bien à **Fontfroide**, mais le pied sent que le meilleur passage est ailleurs dans quelque sentier de traverse caché sous les ravines. A la faveur d'un petit col, une trace descend à droite, contournant la colline qui supporte la haute

croix. Le chemin se précise, s'élargit et découvre enfin devant soi, la splendide architecture de l'abbaye.

Lieu hors du monde, tout assagi de prière et de méditation dans le désordre des Corbières, frémissantes encore du souvenir des combats. Au soir d'une randonnée, on aime l'apaisement de ce paysage de pierres fauves, ordonnées, équilibrées sur tant de siècles de goût et de sagesse. Mille ans nous contemplent, ramassés en une seule œuvre, mille ans d'un même élan de grâce : un instant d'humanité dans l'éternité de ce site. Fontfroide est un de ces hauts-lieux dont on peut dire, qu'un temps, l'homme fut écouté de Dieu.

FONTFROIDE

Accès :

Le site de Fontfroide se trouve à 12 km de Narbonne. Prendre la N 113 direction Carcassonne. Après le passage à niveau de la voie ferrée, prendre à gauche la D 613 sur 8 km. Au panneau « Abbaye de Fontfroide », prendre à gauche.

A voir, à visiter :

Visite commentée de l'ancienne abbaye : salle des Gardes du XII^e^. Cloître. Escalier intérieur du XV^e^. Cour du XVII^e^. Jardins à l'italienne. Tous les jours de 9 h à 12 h et de 14 h 30 à 18 h (sauf le mardi). Ombrages. Boissons fraîches.

NARBONNE

Accès :

Narbonne est un remarquable nœud de communications bien desservi par route et par rail.

Gare S.N.C.F. Ligne Paris-Port-Bou via Toulouse et ligne Bordeaux-Nice via Marseille.

Accès routier. Au croisement de la N 9 et de la N 113, et au passage de l'autoroute A 9.

Stations de taxis : dans la cour, devant la gare S.N.C.F.

ITINÉRAIRE 19

Peyrepertuse et Quéribus
Chemins cathares

24 KILOMÈTRES À PIED

Il suffit de se laisser porter par les odeurs : chemins de garenne, ruisseaux de sèves où la lavande et le thym accompagnent la sauvagine. Ce pays de flore, nous l'avons découvert : les Fenouillèdes. Un nom qui sent le foin, l'anis et la pomme sauvage. Un pays fou de vent.

Parmi cent autres chemins, nous reconnaîtrions les siens. Laissez-vous guider par le romarin.

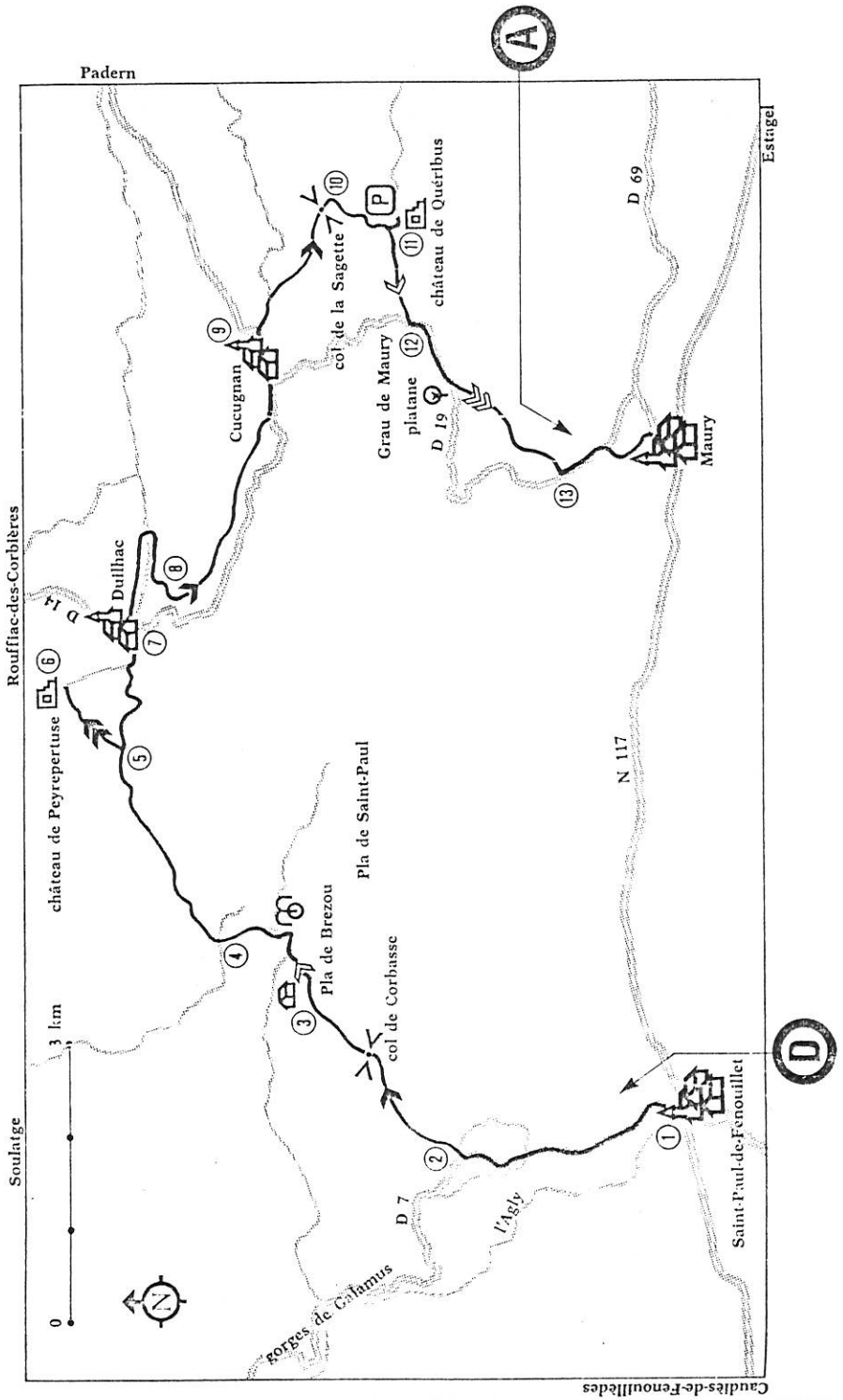
Vieux pays où les vallées tournent, coupées de gorges, adossées à la forteresse sauvage des Corbières. Terres médiévales où chaque éminence porte une tour, un château ou une chapelle, murailles mâchonnées par le temps à l'aplomb des falaises blanches contre lesquelles viennent battre la houle des vignes.

Ce pays se mérite.

Nous vous invitons sur un itinéraire qui, de Saint-Paul aux crêtes des Corbières, vous révélera un pays secret tout parcouru de sentiers mystiques à la rencontre des cathares et des anachorètes.

Paysage pétré, fatigué de soleil où les touffes de lavande et de buis cherchent la niche de trous d'ombre. Étrange pays que l'on croirait tout près de succomber à la sécheresse et qui réserve par endroits des surprises de fraîcheur. Il faudrait apprendre des plantes l'histoire de cette terre, ici désolée, tout à côté fertile et généreuse : l'œillet et le lilium candide y fleurissent près des saxifrages associant sous le même regard des espèces propres aux régions chaudes et des herbes de haute montagne.

(1) Nous partirons de **Saint-Paul** par la D 7, face à la trouée de Galamus qui tout au fond pénètre les Corbières.



Le sauvage en personne

par Daniel FABRE
Centre d'anthropologie
des sociétés rurales - Toulouse

Cet article met en œuvre des données recueillies à l'occasion de la recherche collective sur «Les savoirs naturalistes populaires en Fenouillèdes». Il doit beaucoup aux recherches personnelles inédites de Claudine Fabre-Vassas sur la chasse au sanglier et à la sauvagine. Ont également participé aux enquêtes de terrain : Christiane Amiel, Dominique Blanc et Jean-Pierre Piniès.

«Ce que je sais
le mieux c'est mon
commencement».
Racine, *Les Plaideurs*,
III, 3.

«C'est comme les chiens de sangliers, quand ils sont trop vieux pour la chasse, on les vend à des chasseurs d'en dessous, des villages de petits bois.» Ainsi se divise l'espace, à Saint-Paul-de-Fenouillet, dans la parole des chasseurs. «Vers en haut» désigne les Corbières qui, tombant en falaises d'un blanc intense au plein soleil, barrent l'horizon du nord. Là, se découpent les territoires de Camps, Cubières, Soulatgé... dont, pendant quatre mois, de septembre à janvier, la chasse va parcourir les landes et les garrigues. «En dessous», c'est vers le sud-est où le bassin de Fenouillèdes va s'élargissant jusqu'à Maury et Estagel ; les vignes et les jardins y ont repoussé les bosquets sur les marges et les mamelons. Si ces deux espaces vivement contrastés s'imposent à nous dès le premier regard, le discours autochtone les articule sans cesse en désignant le lieu où ils se rencontrent et se séparent : «Pour le bal de la Pentecôte, il fallait aller derrière la montagne de Galamus, en vue de Soulatgé et là le comité des Fêtes ramassait tout un tas de mousse» ou bien : «Avant que la route de Galamus se fasse, les femmes de Camps et de Cubières faisaient des balais de bruyère ; pour la fête elles en portaient trois ou quatre douzaines en fagots.» Galamus, le toponyme revient toujours, point de référence de l'espace comme du temps et, tourné vers les hautes falaises, on nous désigne, à l'ouest, l'inclinaison qui s'achève en une nette échancrure, celle qui permet de contourner la masse calcaire pour accéder au monde d'*en haut*.

«Un affreux et charmant désert»

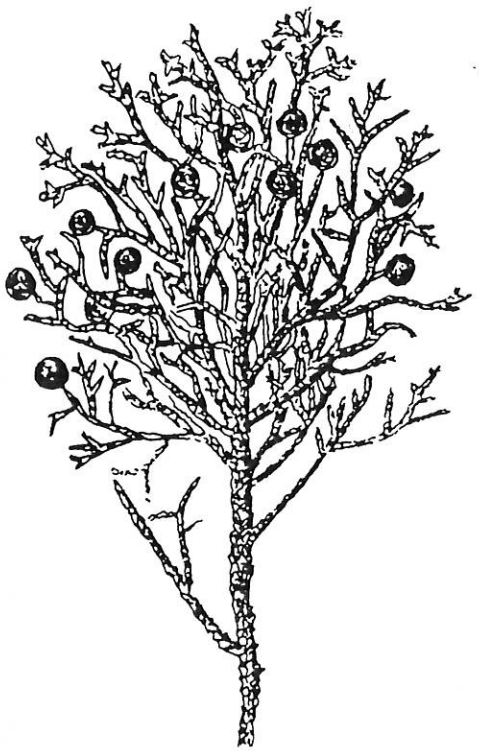
Sans doute y a-t-il depuis fort longtemps à Saint-Paul un guide pour conduire les visiteurs vers ce passage qui se dérobe. Le vigneron retraité qui aujourd'hui remplit cet office accumule dans ses commentaires le savoir dont chacun, dans le pays, détient au moins quelques bribes. En allant vers Galamus, il lit le paysage, révèle ses traces les plus effacées, y décèle les ruptures d'une histoire. Jusque vers 1880 on remontait l'Agly, la rivière qui irrigue tout le bassin de Saint-Paul, on suivait la ligne des peupliers, des saules et des aulnes jusqu'au pied de la montagne où un sentier raide, à peine marqué, conduisait parmi les rochers jusqu'au lieu-dit. Depuis, la route a été ouverte ; elle gravit en biais les premières pentes, elle traverse des vignes que quelques amandiers et figuiers ponctuent encore. Route neuve et ancien chemin se rejoignent à moins de cinq kilomètres du village, avant de pénétrer dans le cirque de Galamus. On vient là pour découvrir et admirer un paysage saisissant. L'Agly a taillé dans le socle calcaire un à-pic vertigineux, ses eaux, bruyantes et bouillonnantes après chaque orage, coulent au fond de la cluse, et la falaise surplombe de près de trois cents mètres la route qui court sur son flanc. Mais, au cœur de ce décor tout en ruptures minérales, dominant le cours des eaux, entre la paroi et le vide, s'étage un vallon boisé. Chênes-verts, chênes-kermès et genévriers abritent sous leur feuillage persistant un cortège d'herbes et de fleurs adaptées à la sécheresse des calcaires : saxifrage, buplèvre, plusieurs variétés d'œillets, du chèvrefeuille en berceaux, des euphorbes, des cistes blancs en abondance ; on y voit certains printemps des touffes de violettes, de narcisses, de jonquilles et d'iris bleus. Dès la fin d'avril les visiteurs remarquent, rompant avec le relatif silence de la campagne et de la garrigue clairsemée, la densité soudaine du bourdonnement des abeilles et des cris d'oiseaux que l'écho magnifie.

Tant d'objets assemblés dans un milieu aussi circonscrit ne pouvaient qu'exciter la curiosité des sciences naturelles naissantes. Géologues, ornithologues, entomologistes ont visité ces lieux mais, surtout, depuis la fin du XVIII[e] siècle, les fondateurs de la botanique méditerranéenne ont fait de la combe de Galamus une station des plus réputées. Dans les années 1770-1780 Pourret vient collecter ici des échantillons pour son *Histoire des cistes* et jusqu'au début du XX[e] siècle tous les grands naturalistes languedociens et catalans suivront ses pas, au point que nous avons retrouvé, jalonnant la période, une série de minutieux relevés des plantes qui poussent dans le vallon[1].

1. Pour un aperçu sur les enquêtes naturalistes depuis le XVIII[e] siècle voir Gaussen (1926) ; trois relevés floristiques sont publiés par A. Petit (1893), mais la meilleure enquête systématique est celle de Gautier (1913) qui amplifie largement Gautier (1906).

TERRAIN 6, Mars 1986, pp 6-18

6. Valmont de Bomare 1767, t.V s.v. Sabine ou savinier ; l'usage vétérinaire est attesté dans *Le nouveau parfait maréchal* de A. de Garsault, 1746, largement diffusé dans la profession.
7. Agnès Fine, com pers. Voir les procès haut-lozériens pour avortement analysés par E. Claverie et P. Lamaison (1982 : 225-237). La popularité de la sabine jusque dans la région lilloise est attestée en 1940 par une enquête chez les grossistes (H. Bergues 1960 : 346).



Sabine, Juniperus Phoenicea, *aux fructifications rouges.*

familles sont repartis pour les villages, seuls les jeunes demeurent dans le val de Galamus. On disperse dans des batailles mémorables tout ce qui reste du repas — œufs entiers, coquilles vides, crème et gâteaux... On lutine les filles: «*I aviá quauquas paupejadas,* Il y avait quelques pelotages». Les couples s'égaillent sous les chênes et les genévriers. Les autres, en bandes, jouent avec l'ermite ou se jouent de lui ; certains d'entre eux ne se laissaient-ils pas copieusement abreuver, comme les escargots?

Sabine

Alors que l'aigle et l'escargot marquent, diversement mais avec évidence, l'espace et le temps à l'ermitage, la place de la sabine est à la fois plus sensible et plus mystérieuse. En effet, si le genévrier cade ou oxycèdre remplace sur les rocailles calcaires le genévrier commun, à Galamus domine le *Juniperus Phoenicea* qui, avec ses feuilles très courtes appliquées contre les rameaux n'a pas l'aspect d'un buisson épineux. On le nomme *sabina* en bas Languedoc et en Catalogne, terme déjà usité des Latins (Boisgontier I, 219). A vingt kilomètres à la ronde, même si l'espèce existe localement, on dit que c'est à Galamus que pousse la sabine tant elle est associée au site. Pourtant, à la différence d'autres sanctuaires, aucune cueillette rituelle n'est ici effectuée aux dates de pèlerinages et la sabine se présente donc, à première vue, comme un pur attribut, sans autre usage explicite. La pharmacopée des simples nous apprend cependant que ce genévrier possède des vertus dont Dioscoride (1.76) et Pline (XXIV, LXI) ont les premiers proposé l'inventaire : elle réduit les abcès, nettoie les plaies, «fait sortir de la matrice les fœtus morts». Il semble que ce dernier pouvoir n'ait été d'abord retenu que dans les régions méditerranéennes : le florentin Boccace accuse les femmes d'effeuiller la sabine en grattant ses branches et d'en faire, sans doute, des potions «pour cacher leur inconduite» (*Il Corbaccio* 1355). Mais la sabine ne figure plus tout au long du Moyen Age parmi les simples qui font venir le sang et provoquent l'avortement, sa redécouverte semble tardive et savante. Au milieu du XVIII[e] siècle, le naturaliste Valmont de Bomare témoigne précisément de ses pouvoirs : «Elle excite puissamment les mois aux femmes ; il suffit quelquefois d'en mettre dans la chaussure pour cet effet : elle provoque la sortie du fœtus et de l'arrière-faix. On doit être fort circonspect dans l'usage de cette plante qui peut être regardée comme un des plus puissants emménagogues[6].» En Languedoc, à Mazamet, en 1787, un juge s'inquiète de la facilité avec laquelle, pour douze sols, les femmes se procuraient «une certaine herbe ou plante, dite sabine» (Arch. Tarn. B. 1091). Même si, à partir de cette époque, ses propriétés sont bien attestées, elle est, de très loin, moins connue que d'autres plantes abortives, telles l'armoise et la rue, certaines régions — pourtant méridionales comme le Toulousain — l'ignorent au XIX[e] siècle et, presque partout, elle semble détenue par les pharmaciens et les herboristes[7]. Sa présence en Fenouillèdes ne lève pas la règle du secret quant à son usage. On nous affirmera d'emblée : «c'est un produit vétérinaire» ; on l'applique en effet sur la gale et les ulcères des brebis, administrée en décoction elle règle l'humeur hystérique des juments et donne de l'ardeur aux chevaux. Mais l'on sait aussi que «la poudre de sabine est abortive, celles qui l'utilisaient ne s'en vantaient pas».

Pourtant, à la différence de l'armoise et de la rue qui sont souvent cultivées dans les jardins et qui, de toute façon, sont aisées à cueillir le long des chemins, près du village, la sabine vient d'un ailleurs où les femmes et les filles n'accèdent pas seules. Certaines évoquent encore avec terreur l'ermitage interdit : «Je vous dirais que j'étais peureuse. Alors on m'avait tellement fait peur de cet homme que je n'y allais pas. Parce que quand on l'a fait ermite j'étais gamine et maman m'avait amenée à la cérémonie et quand j'ai vu cet homme au milieu de l'église, j'ai eu peur. J'avais une frousse quand on me parlait de Galamus, il me semblait qu'on me disait je ne sais quoi !» Aussi la plante pouvait-elle être apportée en catimini par l'ermite qui, au cours de ses quêtes aimait bien entrer dans les maisons en l'absence des hommes ou, plus communément encore, était-elle fournie par un garçon à la fille qui «attendait ses mois».

Par ces vertus, par les conditions de leur mise en œuvre, la sabine parachève le tableau des qualités du territoire érémitique. A Galamus nichent les aigles dont la capture — au moins rêvée — coïncide avec l'accès à la pleine affirmation virile. Puis, on vient, chaque année, au printemps, y man-

ger les escargots aussi gras et épicés que le langage et les manières qui, ce jour-là, sont de mise pour les jeunes gens. Mais ces derniers participent aussi à l'attente courtoise que l'ermite gouverne également : en sonnant à toute volée la cloche de son campanile n'appelle-t-on pas l'amour ? Grâce à la sabine, celui-ci restera fixé dans le temps du désir et du plaisir sans fruit. Aigle, escargots et sabine sont donc les agents d'un ensauvagement dont ils signifient les progrès et les fins : s'affirmer en tant qu'hommes et faire servir cette différence, lentement conquise dans les marges, à la quête amoureuse.

Que l'ermitage et l'ermite soient, dans cette région, les médiateurs de cette initiation est pleinement confirmé par leur présence figurée au plein cœur des villages, dans le temps où les jeunes ont la mainmise sur l'espace public. Ainsi avons-nous vu que, pour la Pentecôte, Galamus est plutôt abandonné aux «étrangers» alors même que, ce jour-là, Saint-Paul de Fenouillet organise sa fête locale. Mais, jusqu'à une date très récente, la première œuvre des jeunes gens était la métamorphose du lieu de bal : «A la placette, il y a un platane au milieu et on mettait des câbles qui faisaient comme une toile d'araignée.» Chacun d'eux était couvert de mousse, «le comité des Fêtes allait en faire des chargements au-dessus de Galamus». Garçons et filles le soir liaient la mousse autour des câbles et l'on suspendait pour finir aux nervures du dôme «des *argelats* comme on les appelle (genêts épineux, *Genista scorpius*) qu'on trempait dans de la chaux pour les faire blancs et on y piquait de ces boules rouges de gratte-cul (le fruit de l'églantier, *Rosa canina*) pour y faire joli». L'estrade des musiciens était entièrement tapissée de buis et de lierre. Enfin on plantait en terre, dans des pots ou des bidons, jusqu'à quatre-vingts sapins «pour faire le tour de la place et tout le long de la rue qui descend jusqu'à la route nationale». Le cœur de la fête est délimité par cette profusion de verdure foraine, la diversité des espèces représente tous les étages de la végétation tels qu'ils se disposent autour de Galamus — plus haut dans la montagne et plus bas près du village — mais non dans le val lui-même. Ce bois de Cocagne où la mousse cache le ciel, où les genêts argentés portent des baies énormes enclôt l'aire de bal tout comme ailleurs, dans la nature, il environne l'ermitage lointain et délaissé en ce jour. Mais l'espace naturel et l'espace d'artifice sont, l'un et l'autre, théâtres rituels de la séduction érotique. Quant à l'ermite lui-même il devient dans les villages de l'autre versant, au nord de Galamus, le héros d'une cérémonie qui, depuis Bugarach, a essaimé dans toute la moyenne vallée de l'Aude. Aujourd'hui, à Espéraza par exemple, de bon matin un dimanche d'avril, les jeunes vêtus de longues chemises blanches, le visage marqué de signes dissymétriques tracés au noir de fumée, vont d'une maison à l'autre. Ils incarnent les *ermites*, frappent aux portes, racontant leur existence dans un chant dialogué : «— Comment as-tu vécu ? — De racines sauvages / A l'ombre d'un ormeau / Une claire fontaine / me fournissait de l'eau.» Mais ce jour-là l'ermite quête des œufs, de la charcuterie, de l'argent pour payer du vin. Il a donc rompu son carême et il se révèle tout à fait lorsqu'il avoue en chantant à la fille de la maison qui s'étonne de ce chahut : «Je ne suis point ermite / Je suis ton amoureux.» Mais nous savons qu'il ne peut être l'un sans avoir été l'autre, tant soit peu[8].

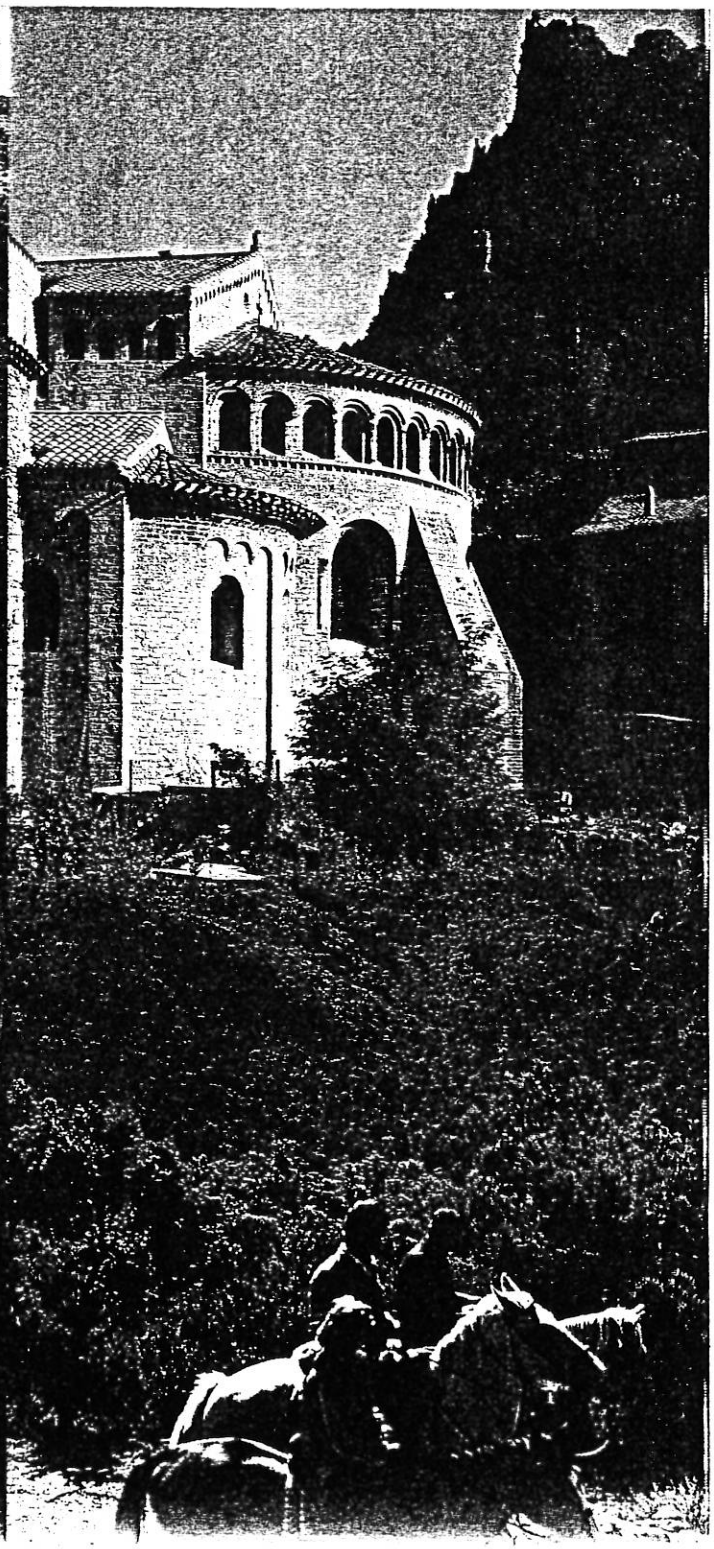
Ainsi à côté des dévotions, publiques ou plus personnelles, qui viennent à la rencontre du sacré sur cette frange du territoire, l'ermitage est un lieu ouvert à d'autres usages. Elus parmi beaucoup dans un milieu original et prolifique, quelques objets naturels se chargent de sens car ils appellent un ensemble de catégories qu'une pratique coutumière met en œuvre : l'aigle est à l'apogée des oiseaux qu'on déniche, l'escargot à cuisiner marque la césure entre poisson et chair, la sabine s'oppose ici aux plus domestiques emménagogues. Bien sûr, d'autres ermitages invitent à d'autres choix mais, quels qu'ils soient, ils manifestent leur valeur dans une relation constante qui unit la Jeunesse, l'espace érémitique et son occupant permanent. Veilleur des marges, détenteur de quelques attributs qui donnent accès à l'essentiel de la vie sauvage, l'ermite est un initiateur et l'ermitage entre ciel et terre, entre ici et au-delà, avec sa source, son arbre, son jardin et ses quelques précieuses créatures animales et végétales, offre l'image d'un paradis terrestre, lieu initial où chacun vient vivre un commencement.

8. Le problème du traitement symbolique de l'ermite — attesté comme figure carnavalesque depuis le XV[e] siècle et encore aujourd'hui en Basse-Provence et dans les vallées occitanes des Alpes d'Italie — est inséparable de celui de deux autres figures : l'ours et l'homme sauvage ; voir pour une première approche D. Fabre, C. Camberoque (1977 : 78-117).

A Couiza, pendant le Carnaval de 1977, les jeunes vêtus «en ermites» prélèvent leur tribut sur toutes les maisons (photo C. Camberoque).

Saint-Guilhem-le-Désert

et sa région



Préface

Au Pont du Diable, les gorges de l'Hérault sont, dans le flanc vertical de la Sérane, la faille, la porte de l'Histoire, de la légende et du sacré. Étroitement mêlés, indissolubles, indiscernables, tant ils sont liés par ce destin évanoui, perdu, comme dans les vertiges du temps. Car il semble que, par un raffinement de son ascèse, le héros, devenu saint, ait voulu, l'œuvre accomplie, s'effacer devant elle, pour la laisser contempler aux siècles dans sa seule beauté, sous le voile du mystère qui se lie à tout effacement et à toute grande absence. Comme pour nous rappeler que, d'un homme, cela seul compte ce qu'il a fait, non ce qu'il fut.

*Saint-Guilhem-*du-*Désert, comme l'écrivent toujours l'Histoire du Languedoc, les cartes du Diocèse et de Cassini. Tel il apparaît encore dans les Registres de l'Inquisition de Jacques Fournier, l'évêque de Pamiers qui devait devenir Pape sous le nom de Benoît XII, sur la liste des sanctuaires que les Cathares repentis devaient visiter en signe de pénitence :*

« ... qu'il visite, de surcroît, les luminaires de Notre-Dame de Vauvert, des Tables, à Montpellier, de Sérignan, de Rocamadour, du Puy, de Chartres, de Paris, de Pontoise, de Saint-Denis ;.... de Saint-Martial, de Saint-Léonard, au diocèse de Limoges,... de Saint-Gilles-en-Provence, de Saint-Guilhem-*du*-Désert, et de Saint-Vincent-de-Castres [1]. »

*Comme je l'ai entendu nommer tant de fois dans tous les villages de la région : Saint-Guilhem-*du-*Désert, comme les Pères-*du-*désert. Ce désert voulu, recherché par le guerrier désenchanté. Le désert de Gellone : les noces ascétiques de la roche et de la pierre taillée, du lézard et de la croix, de la soif et de l'eau courante.*

Et, à l'ombre de l'Abbaye, les maisons basses et les caveaux des bons artisans de l'olive et du vin, du buis et de l'argile.

Tandis qu'au bas du village, au long du lit qu'elle s'est sculpté dans la roche, la rivière tourbillonne et serpente et creuse sans trêve dans la chair de la pierre, des volutes où s'éternise sa danse, avant de déboucher dans la plaine où elle s'étalera sous le vaste soleil de sa paix retrouvée.

*Au fond de sa rude et superbe gorge, et même envahie aujourd'hui du flot des « civilisés », Saint-Guilhem-*du-*Désert reste un tout, noué autour d'une figure de légende, estompée, certes, perdue, mais présente en filigrane, et qui est comme le sceau de son unité. Quand bien même le cloître ait perdu ses chapiteaux romans, leur esprit est resté ici, comme si de rien n'était. Plus fort que le temps et l'argent. Et si encore*

1. Lettres de pénitence de Frère Geoffroy d'Ablis, inquisiteur de Carcassonne, à Guillaume Fort, de Montaillou. Qui, retombé dans l'hérésie, fut brûlé le 2 août 1321 (Jean Duvernoy, *Inquisition à Pamiers*, Ed. Privat).

aujourd'hui, ce n'est plus l'Abbaye qui couvre et protège le village, si c'est au contraire le village qui conserve et restaure le Monastère, l'échange reste égal et chaud, indissoluble. La vie circule, entre les deux, comme Verdus dont l'incessant écho emporte les heures invisibles dans la chute majestueuse de sa cascade.

*Saint-Guilhem-*du*-Désert, c'est une mémoire populaire, une foi longtemps vivante ainsi que le feu sous la cendre. Un amour pour une haute image de l'homme, l'image que chacun pouvait, confusément, rêver de soi-même, au plus profond de sa misère, de sa déchéance ou de sa déréliction. Ce beau reflet d'une image divine où tout un peuple pouvait se chercher et se retrouver. Saint-Guilhem : il y avait en lui du géant et du guerrier, du moine et de l'ouvrier, de l'éphémère en son passage à l'éternel. On peut l'imaginer ainsi, avec sa soumission apprise, sa foi de charbonnier, sa bonne volonté maladroite et dangereuse, comme une espèce de volcan mal éteint dont les grondements soudains pouvaient, autour de lui, créer plus de terreur que de recueillement. Et, ensuite, écrasé de honte et jeté dans la prière comme dans les bras d'une mère. Et, trouvant dans l'action et dans le travail le seul chemin qui lui restait pour atteindre à l'ascèse.*

Autant qu'il a pu en imposer, autant il a été élu par l'inconscient des foules. En laissant à Brioude l'épée sanglante du guerrier pour prendre à Saint-Guilhem la charrue du laboureur et la bure du moine, le héros par l'épée, devenu le saint par le renoncement, a été et reste, et c'est là que repose sa force et sa durée, un mythe de civilisation.

Dont le sens demeure plus vivant que jamais dans nos esprits. Car des temps sont venus où mille choses qui semblaient évidentes, naturelles, et paraissaient sans prix aucun, au regard et au sens d'autrefois, le sont devenues, mais dans la moderne acception du terme : la faune, la flore, le paysage, la forêt, la nature de plus en plus menacée par la folie aveugle des hommes. Sans prix ! On commence à en mesurer la terrible signification. Et à ouvrir les yeux sur un monde où l'homme risque un jour de se retrouver seul en face de lui-même, c'est-à-dire de son plus redoutable ennemi. Seul. Et sans le tendre écho du chant des oiseaux, de la vie sauvage et de la beauté des choses. Dans un vide peut-être plus effrayant que le vide intersidéral. Et devant une nature à ce point défigurée qu'il n'y retrouvera plus que sa propre image. Celle de ses abandons, de sa bassesse et de ses illusions. Nature qui le menacerait dans son être lui-même parce que le poumon desséché des forêts aurait cessé de lui dispenser le pur oxygène dont il oublie trop vite qu'il est le souffle même de sa vie.

Or il se trouve que, précisément, Saint-Guilhem, au-delà même de l'Abbaye et du village, réunit, sur la vaste étendue de ses montagnes et de ses vallées, comme en une sorte de raccourci, un véritable condensé de la superbe variété des espèces les plus rares, donc, aussi, les plus menacées, et d'admirables paysages en péril.

Alors, comme par un mouvement naturel, ceux là mêmes qui s'étaient découverts entre eux, et rassemblés, pour la défense et l'illustration de l'Abbaye et du village, ont pris conscience du patrimoine beaucoup plus étendu qu'ils avaient en charge. Et, depuis des années, ces hommes et ces femmes qui ont voulu le présent ouvrage dans sa forme première et dans ses rééditions successives, mènent un combat courageux et patient contre toutes les forces sans visage sinon sans poids qui tentent ou tenteraient d'y porter atteinte. Ils doivent

être loués pour ce combat. Non pas seulement loués, mais aidés sous toutes les formes. Car ce qu'ils sauvent, au-delà même d'une légende et d'une histoire, d'une Abbaye et d'un pays, d'une âme et d'un peuple, c'est d'abord une certaine idée de l'homme, un certain et irremplaçable visage de sa dignité.

Max ROUQUETTE

Sceau du Monastère de Saint-Guilhem-le-Désert au XVII^e siècle.
Saint Guilhem vainqueur du géant.

NOS GARRIGUES

ET LES

ASSEMBLÉES AU DÉSERT

CHAPITRE PREMIER

NOS GARRIGUES ET L'ÉGLISE SOUS LA CROIX

La garrigue constitue, au nord de Nîmes, une région ondulée, stérile, d'un caractère tout particulier. Elle n'excite pas grand enthousiasme chez ceux qui l'ont rarement parcourue. Le passant remarque seulement ses rares chênes verts, ses buissons piquants de chênes nains, entourés de petites clairières qu'occupent tantôt des pierres plates ou caillouteuses, tantôt une rare végétation verdoyante en automne, brûlée en été par le soleil. Et la silhouette du cyprès rend plus triste pour lui le royaume de la pierraille.

A l'époque où l'on faisait encore des voyages à pied, ÉMILIEN FROSSARD promettait trois heures d'ennui au voyageur se rendant dans les directions d'Uzès, d'Alais ou de Sauve.

L'illustre géographe, ONÉSIME RECLUS, s'exprime ainsi : « La garrigue est la région des rayons aveuglants, des chaleurs Égyptiennes, Babyloniennes ou Numides, sur de blancs calcaires ou de blanches craies, dures, stériles; elle s'étale implacablement sereine, cruellement lumineuse, intolérablement ardente, et quand règne le mistral, iniquement agaçante et froide, très belle pourtant par la netteté de la ligne et *la magie des couleurs* [1] ».

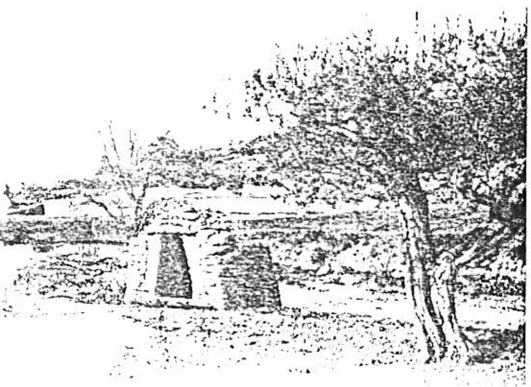


Fig. 1. — *Dans la Garrigue.*

Assurément quand un Nîmois, qui a beaucoup vécu à l'ombre de la Tour Magne, se rend dans les contrées du Nord, il est aussitôt frappé par la profusion de feuillage, par la verdure des prairies, des bois au milieu desquels serpentent de gracieux cours d'eau, et il se demande peut-être dans quel pays deshérité il a vu le jour. Mais voici, les pluies se répètent avec une fréquence désespérante. Le soleil trop souvent voilé ne parvient pas à dissiper l'humidité, dont la nature entière est imprégnée. Les vapeurs s'élèvent de terre plus condensées, estompant toujours un coin du paysage, communiquant à celui-ci quelque chose de flou, de vague. Aussi le méridional pense-t-il bientôt avec regret au soleil ardent, qui, dans la garrigue, verse à flots ses rayons d'or sur les arbres et les pierres, à cette lumière intense et à cette atmosphère transparente, limpide, qui permettent à l'œil d'embrasser tous les détails du paysage, d'apercevoir les points de l'horizon aussi lumineux que ceux du premier plan et sur le ciel imperturbablement bleu, laissent les arbres, les maisons se dessiner comme des découpures à arêtes vives *(Fig. 1)*.

Au milieu des terrains humides et boueux, comme il serait heureux de contempler un coin du sol pierreux de la garrigue, de ce sol sec, gris ici, jaune là, tapissé

[1] *Sites et monuments. Les Cévennes*, p. 12-13.

Docteur Albert Doumergue
(– L'Église de Nîmes sous la Croix – 1685-1792 – Bellegarde 1924 –

BIBLIOTHÈQUE MUNICIPALE

embaumé, ces chœurs ont une inexprimable harmonie.

« Le lundi de Pâques est le grand jour pour les mazets. C'est un exode de toute la population; riches ou pauvres, tous s'en vont sur les collines des garrigues. Chargés de provisions, portant parfois des planches et des tréteaux, pour faire des tables destinées aux amis, les hommes partent de bonne heure, afin de tout préparer. La fumée bleuâtre des foyers s'élève dans l'atmosphère limpide entre les pins, les cyprès et les oliviers grêles. Dans la citerne dont tout mazet est doté, on a puisé pour rafraîchir le vin. Quand les femmes et les invités arrivent, la journée de fête commence; une joie vibrante emplit toute la garrigue, joie plus communicative que celle des pays septentrionaux. Ce ne sont pas les gros éclats de rire, mais les fusées d'une gaieté à laquelle le parler de Provence donne un charme si grand pour les fils du Nord (1). »

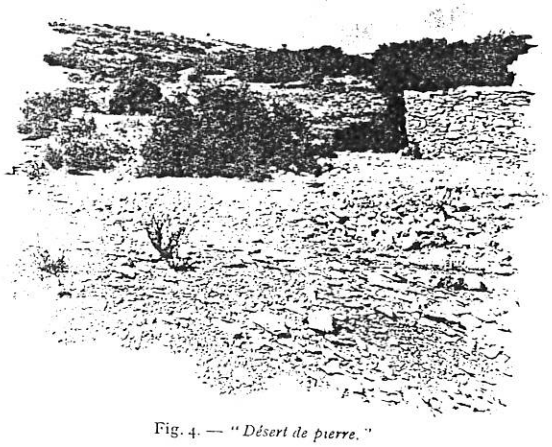


Fig. 4. — *" Désert de pierre. "*

Mais il n'en fut pas toujours ainsi dans ces garrigues. Sans parler des années terribles, pendant lesquelles elles n'ont été parcourues que par des femmes, des enfants, des vieillards, préoccupés des maris, des pères combattant sur le front, il fut un temps où moins habitées et plus solitaires, un voile sombre était comme étendu sur elles. — Le Grand Roi a déclaré qu'il n'y a plus de protestants en France. La garrigue est devenue le refuge de l'Église sous la croix. D'abord, à la clarté de la lune ou à la lueur des torches de résine, plus tard au grand soleil, dans des coins retirés à Vedelin, à Vacqueyrolles, au Buy, au mas des Crottes, à Font Françon, au Mas de Polge, au puits de Saumade, au Doul, se dresse la chaire du désert et s'élève la vieille mélodie de nos psaumes. Souvent cette mélodie est interrompue par le cri des dragons et le crépitement des arquebuses. Car la Cour ne veut croire à des assemblées absolument pacifiques, à des rassemblements d'auditeurs, poussés uniquement par leurs besoins religieux, et venant chercher un encouragement dans la souffrance ou un pardon après les défaillances. — Et les lois persécutrices deviennent chaque jour plus barbares.

Mais la maréchaussée décharge en vain ses armes, sur les hommes, sur les femmes qui s'enfuient des assemblées surprises. La menace du gibet pour les pasteurs, des galères pour les hommes, de la tour de Constance pour les femmes, ne parvient pas à arrêter le flot des auditeurs. La chaire du désert se dresse toujours pour leur édification et leur instruction. Les pasteurs continuent à prêcher la soumission au Roi, pour tout ce qui n'est pas du domaine de la conscience, car ils veulent obtenir la tolérance, à force de patience. Mais ils revendiquent toujours le droit pour les protestants d'adorer Dieu, selon leur foi. En poursuivant de leurs reproches les timides qui font bénir leur mariage ou baptiser leurs enfants par le prêtre, ils maintiennent l'Église huguenote.

Et les années succèdent aux années. Et le curé de Nîmes, Pen, en arrive à écrire à l'Intendant : « On remarque depuis quarante ans, un grand nombre d'apostats à Nismes. La religion catholique y a perdu et y perd tous les jours presqu'autant qu'elle y gagne. On y voit avec douleur les plus anciennes familles peu à peu s'éloigner de l'église romaine et consommer leur apostazie.

D'autres familles, originairement protestantes, mais devenues catholiques, il y a soixante ans, sont tombées dans l'apostazie après avoir vécu en catholiques et fréquenté l'église et les sacremens, les dix, les vingt, et les trente années..... Le mal gagne incenciblement, et ruyne les plus belles espérances..... Sy l'on ne fait quelque exemple, l'apostazie est comme un torrent qui entraîne dans l'hérésie bon nombre d'anciens catholiques..... (1). »

Et le chant des psaumes se rapproche de la ville. Les soldats n'osent plus faire des prisonniers aux assemblées. — Sous prétexte que ses hommes marchent seulement au son des tambours, un officier sortant du Fort, avec l'ordre de surprendre ces assemblées, fait toujours sa promenade militaire, tambour battant. On franchit ostensiblement les

(1) Arbouin-Dumazet, *Le Golfe du Lion*, p. 30-32. Paris, Berger-Levrault.

(1) Voir Appendice II, les « *Observations sur la religion à Nismes* » adressées à l'Intendant Bernage, en mai 1741, par Pen, le curé de Nîmes, et les divers États joints à l'appui d'une demande de répression : *État des apostats de la religion catholique de la ville de Nimes qui ont embrassé la religion prétendue réformée ; État des apostats les plus scandaleux ; État de quelques familles dont les pères, anciens catholiques laissent élever leurs enfans dans la religion protestante ; Nouveaux convertis qui après s'être aprochés des sacremens de l'église ont retourné à leurs erreurs.* Arch. de l'Intendance C. 471.

de lavande, de thym, et dont chaque pas du passant fait monter par bouffées et rend plus pénétrantes les senteurs aromatiques ; un de ces vastes amoncellements de pierres, tantôt isolés, tantôt reliés les uns aux autres et dont beaucoup recouvrent des ruines antiques (1) ; ou un de ces sentiers rocailleux et sonores qui cèdent et glissent sous les pieds, escaladent les collines sans souci de la pente, contournent les bouquets de pins, de chênes et les plantations d'oliviers aux reflets d'argent, ou bien s'allongent le long de murs ruiniformes, élevés sans ciment, par le seul entassement des pierres ; enfin un de ces « cadereaux (2) », avant l'orage, chemin poudreux d'une éblouissante blancheur, aussitôt après l'orage, torrent impétueux roulant ses flots avec le fracas du tonnerre, tant est énorme la masse d'eau qui pour un instant s'écoule, tant sont nombreux les fragments de roche entraînés qui s'entrechoquent ! *(Fig. 2)*.

Combien le Nîmois se sent loin de ses « mazets », éclatants de lumière, qui par centaines, par milliers, pareils à des clous d'or ou d'argent, diaprent le paysage autour de la cité, et vus de plus près, révèlent un labeur colossal, celui de l'homme créant, en plein roc, avec ses seuls bras, un sol meuble, là où la terre faisait absolument défaut. Et comme, dans son souvenir, il ne méprise plus le sombre cyprès, cet arbre vénérable dont la plénitude décorative est seulement atteinte après plusieurs générations passées à ses pieds ! Maintenant il comprend mieux ce que Gabriel Boissy a si bien exprimé, quand il a fait dire à l'hôte de nos garrigues :

« Parmi les arbres qui semblent hésiter, et dispersent autour d'eux les gestes confus de leurs ramures, seul je sais ma direction... Je m'élance d'heure en heure, de minute en minute, passionnément vers le ciel. Ma tige tend vers les astres... Parce que la sombre gravité de mon feuillage, l'austérité de mon aspect s'allient dans les âmes simples à l'idée de la mort, on a cru que j'étais un arbre funèbre. Aux dieux, ne plaise ! J'ai l'horreur de la mort : tout mon être est incandescence passionnée. Si je veille sur les tombeaux, c'est justement afin de pousser, contre la destructrice, le cri de résurrection. Je suis l'âme du voyageur céleste, et nourri de la terre même qu'il féconde, plongeant au cœur du mort mes racines de sagittaire hiératique, je manifeste l'éternelle reviviscence ! — oui, partout où je suis une pensée veille. Auprès des temples, au portail des mas, devant les cabanes solitaires, dans la désolation des garrigues, je marque le passage de l'homme, et de même que chaque village exprime par le clocher son effort spirituel... je suis, moi, l'esprit même du végétal qui se volatilise et chante... (1) » *(Fig. 3)*.

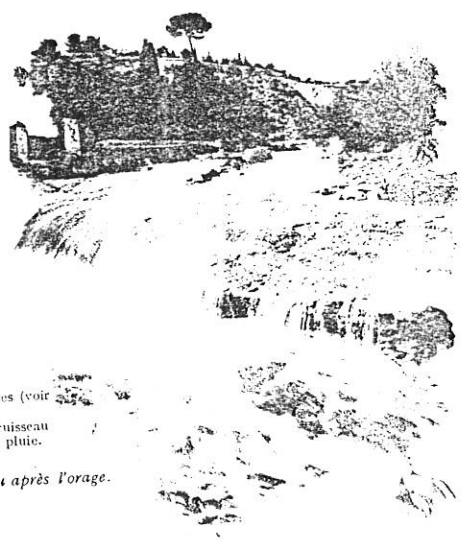


Fig. 2. — *Cadereau après l'orage.*

(1) Des tombes Ligures ou Celtiques (voir Gimon, p. 131, *Origines de Nîmes*).

(2) Cadereau, lit pierreux d'un ruisseau où il n'y a de l'eau que les jours de pluie.

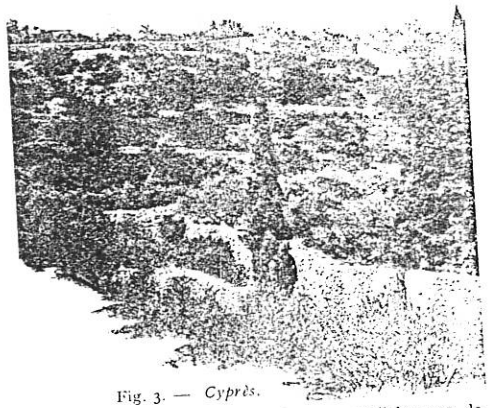


Fig. 3. — *Cyprès.*

Écoutons encore Ardouin Dumazet. Ce voyageur inlassable, qui a parcouru toute la France, qui l'a décrite, en tant de volumes si intéressants, possède près de Nîmes, au creux de l'Assemblée, un mazet, d'où il a tiré son nom de guerre, Dumazet. Il décrit ainsi la vie dans la garrigue qu'il appelle « un prodigieux désert de pierres grises » *(Fig. 4)* :

« Les dimanches sont la joie des mazets... On apporte les éléments du déjeuner... Les ménagères improvisent le repas et la journée se passe gaiement avec un peu de sieste, à l'heure chaude..... Les ouvriers s'y sentent plus chez eux qu'à la ville, ils s'y épanouissent avec plus de liberté...

« L'après-midi, quand le soleil de flamme s'est apaisé, quand les ombres se projettent, le paysage, tout-à-l'heure fournaise, prend une douceur inattendue. La transparence de la lumière donne aux choses une précision saisissante. Tel coteau de faible hauteur, fait illusion par la netteté de son relief. Des points culminants de la garrigue, la plaine du Vistre admirablement verte semble sans fin. Les Cévennes bleues festonnent somptueusement l'horizon vers le Nord. Au cœur de l'immense tableau, toujours la Tourmagne *(Fig. 4 bis)*, énigme mystérieuse du passé de la cité.

« Le retour, le soir, est adorable. Par les chemins pierreux, entre les oliviers où les cigales ne chantent plus avec autant d'ardeur, mais que les grillons emplissent de leur cri monotone, les groupes s'en vont, chantant ou riant... Sous ce beau ciel, par le crépuscule

(1) Louange du cyprès, *Le Mercure de France*, 1er octobre 1910, p. 450-456.

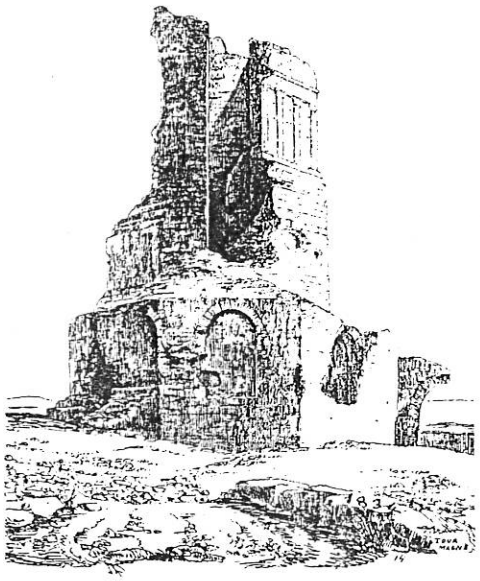


Fig. 4 bis. — *La Tourmagne.*

portes de la ville, pour se rendre au désert. Les foules, de plus en plus nombreuses, accourent au pied de la chaire de Paul Rabaut, de Rabaut St-Étienne, tout près de Nîmes, à Lecques, à l'Ermitage, derrière le temple de Diane. « De l'assemblée du désert, sort la liberté religieuse (1) .» Et le fils de Paul Rabaut la fait inscrire dans l'article des *Droits de l'homme*, sur la liberté d'opinion.

Si le lecteur veut bien nous suivre, nous le conduirons en pèlerinage par les chemins mêmes qu'indiquent les *verbaux* du subdélégué de l'Intendant, à travers une terre sacrée, celle où vécurent et souffrirent les héros appelés François Roux, Corteiz, Claude Brousson, Antoine Court, Vernezobre, Paul Rabaut, Jean Fabre, l'honnête criminel..... sans compter la foule de huguenots moins connus, mais pas moins héroïques, ni moins glorieux.

Peut-être reprochera-t-on au guide des neuf promenades, à travers la Garrigue, de ne pas respecter l'ordre chronologique, quand il racontera au hasard de la marche les événements dont le souvenir lui aura été rappelé par le site. Mais ce manque d'ordre, dans la succession des récits, est bien en harmonie avec l'incohérence des mesures prises par l'oppresseur, avec les alternatives, presque toujours inattendues, d'affaiblissement, ou de renforcement, dans la persécution. Il n'altérera pas l'impression que doit laisser ce pèlerinage à tous les compagnons de route.

(1) *Albert Monod.* Les sermons de Paul Rabaut. Thèse de la Faculté des lettres de Paris, p. 22.

G.776

LES RUCHES DE DIEU

BIBLIOTHEQUE MUNICIPALE
DEPOT LEGAL
MONTPELLIER

Photographies Daniel KUENTZ
Préface Max ROUQUETTE
Texte Monique BERNAT

édité par
LE DÉSERT IMAGINAIRE

Sur ma chapelle idéale, les temps ont passé. A une société pieuse s'est substituée une autre célébration qui lui vient des saisons. A l'automne, une lumière d'or, filtrée par les toiles d'araignées, irise l'espace intérieur, rayonne en harmonie de couleurs un peu sourdes dans la pénombre. C'est le moment où, tout autour, les contrastes sont les plus forts. L'embrasement des feuillages, les tonalités multiples des vignes, tous ces ors mêlés aux oliviers argentés donnent une innocence mélodieuse aux pierres qu'elle fait chanter comme malgré elles, dans un rapport de contradiction. Un instant fugitif avant d'autres visions insoutenables de tristesse, quand meurent les jours avec l'hiver au ciel bref. De petites notes étoilées et des oiseaux nocturnes leur font des semblants de Noël. Les ronces fleuries deviennent poussière. La ligne des collines contemple la fulgurante blessure de l'âge, tandis que somnole dans le froid la chapelle des champs, soumise à l'attente. Elle devient alors comme une roche grise, calme, amarrée là jusqu'au prochain printemps, quand les beaux jours de mai colorent à nouveau cette terre avide de montrer ce qu'elle sait faire. Les parures en lambeaux renaissent, toujours neuves. Beauté d'un dialogue de l'étreinte aux portes de l'éternité. L'église étincelante en ses métamorphoses devient le reflet transfiguré d'un Paradis perdu aux limites temporelles du monde.

Plus encore que le regard, c'est l'âme qui s'émerveille...

Monique BERNAT